

I

LES PREMIÈRES ANNÉES 1466-1469 À 1499

Les premières années d'Érasme sont marquées par la question, qui restera présente chez lui jusqu'à la fin de sa vie, d'une naissance qu'il pensait lui-même « illégitime ». Fils d'un prêtre, il semble avoir été placé de ce fait en contradiction avec lui-même, et ce sentiment était partagé par ses contemporains.

LA NAISSANCE ILLÉGITIME

Sur l'enfance d'Érasme flotte une ombre de tristesse. C'est en tout cas l'impression qui subsiste, plusieurs siècles après la mort de l'humaniste. De son vivant il avait lui-même été très secret sur cette partie de sa vie, qui devait rester par la suite comme une plaie mal cicatrisée. Son histoire familiale, dont les grandes lignes sont en fin de compte bien connues du public, était sans doute loin d'être originale à la fin du xv^e siècle.

Margarete Rogers, ou Marguerite, la mère d'Érasme était fille d'un médecin de Zevenbergen, grosse bourgade du Brabant septentrional, à une quarantaine de kilomètres au sud de Rotterdam. C'est là qu'elle a rencontré Rotger Geert ou Gerrit (Roger Gérard) de Praet, le neuvième fils d'une famille de dix enfants dont les parents, Elias et Karin, étaient eux-mêmes des amis de sa propre famille. Ensuite, elle avait revu Rotger Gerrit Praet à Gouda; elle l'appelait Désiré. Praet faisait rire, il était très boute-en-train et il savait beaucoup de choses : en particulier, il

était capable de lire les langues anciennes, le latin et même le grec. Il gagnait sa vie en copiant des manuscrits pour les libraires de Gouda. Le commerce du livre était alors florissant à Gouda ainsi que dans plusieurs villes de Hollande. Les libraires payaient relativement bien ceux qui transcrivaient les livres, anciens ou récents. Les copistes s'étaient multipliés en dehors des monastères, conséquence inattendue de la diffusion du livre liée à l'imprimerie.

Gerrit avait promis à Marguerite qu'il l'épouserait. Mais il était considéré comme un homme instruit : son père, et surtout ses frères, s'étaient opposés au mariage car il était prévu depuis longtemps qu'il devienne prêtre. Le patrimoine resterait entier, pour ses frères du moins. En dépit de cette opposition, Marguerite et Gerrit avaient continué à se voir. Gerrit travaillait près de la jeune femme, puis s'était mis en ménage avec elle. Il lui parlait de ses livres et lui avait même appris des mots de grec et de latin.

Il y eut un premier enfant, Pieter, probablement au cours de l'année 1467. Environ un an et demi plus tard Marguerite se trouve de nouveau enceinte mais, à ce moment, Gerrit s'enfuit, quitte le domicile et même la Hollande. On apprendra plus tard qu'il se trouve à Rome, sans parler de retour. Les parents de Gerrit lui auraient écrit que Marguerite était morte, pour la détacher définitivement de son souvenir. Il aurait alors envoyé d'Italie une lettre portant le croquis de deux mains entrelacées avec ces seuls mots : « Je ne vous reverrai plus ». Adressée à ses frères, la lettre était peut-être destinée à Marguerite. En tout cas, le message semble clair : Gerrit est devenu prêtre. Toute la question reste de savoir exactement quand il a prononcé ses vœux. Très probablement, il était déjà prêtre avant la naissance du second enfant mais il a voulu faire croire qu'il a été ordonné après cette naissance, alors qu'il se trouvait à Rome. C'est là que commence le drame intérieur de l'enfant qui va naître, le futur Érasme. Ce n'est pas seulement un problème personnel : beaucoup plus tard, les écrits les plus injurieux qui chercheront à salir sa réputation, comme ceux de Scaliger, l'appellent « le bâtard Érasme ». Et il y a aussi une question juridique : étant de naissance illégitime, il ne peut prétendre à un bénéfice ecclésiastique. Une dispense lui sera nécessaire.

De Gouda, Marguerite décide de partir à pied accoucher en ville, à Rotterdam où sa famille a de lointains cousins, dans la Rue de la Nouvelle Église (*Nieuwe Kerk*). La jeune femme, qui a déjà un jeune fils, semble y avoir été accueillie d'assez bonne grâce. Ses hôtes font même venir un médecin car Marguerite semble très affaiblie. Elle est surtout angoissée : elle a peur de mourir en couches et, après le médecin, réclame un prêtre, pour qu'il puisse la confesser et bénir l'enfant, l'ondoyer ou même le baptiser sans plus attendre.

Lors de la naissance, c'est Marguerite qui nomme le bébé à partir d'un mot grec que lui avait appris Gerrit : Erasmos, « Désiré ». Le jour du baptême a peut-être été celui de la naissance : 28 octobre 1467. Mais seuls le jour et le mois sont certains. La date de 1467 correspond à la date de naissance de Pieter : les propres affirmations d'Érasme sont sujettes à caution car il cherche à dater sa naissance d'une époque où son père n'avait pas encore prononcé ses vœux. Il a tendance à se vieillir de deux ans, prenant comme référence l'âge de son frère Pieter. On connaît mal les premières années de la vie d'Érasme, qui se déroulent probablement à Gouda, près de sa mère et de sa grand-mère.

En ce qui concerne le nom d'Érasme, les noms patronymiques ne sont pas encore fixés. Dans sa correspondance, Érasme appelle son père Gerardus et son frère Petrus Gerardus (Pieter Gerrit) ; quant à lui, un bref pontifical le nomme Erasmus Rogerii. Erasmus a été le nom de baptême de l'enfant : il vient de Saint Érasme, un saint auxiliaire. Le jeune Érasme a d'abord écrit son nom Herasmus, puis il a fait du grec et s'est aperçu que le H était inutile. Le fils de l'imprimeur Froben s'appellera aussi Érasme, en l'honneur de l'humaniste qui était son parrain, mais son nom est calqué sur l'authentique forme grecque, Erasmios ; les ouvrages anciens l'appellent Érasmius. Quant à Désiré, c'est le nom qu'utilisait la mère de l'humaniste et qu'il emploie en 1496 pour la première fois dans sa correspondance.

Un document publié en 1607 par Paul Merula, bibliothécaire de l'université de Leyde, constitue un « abrégé de la vie d'Érasme » dont l'authenticité est attestée aujourd'hui. Suivant ce texte assez décousu par ailleurs, les parents de Gerrit, Elias et Karin (Élie et Catherine), prirent très mal cette union clandestine et Gerrit partit pour Rome, laissant

la jeune femme enceinte ; c'est alors qu'il aurait envoyé à ses parents et ses frères une lettre où figurait le dessin de deux mains enlacées avec les mots « Adieu, je ne vous reverrai plus ». Selon Paulus Merula¹, c'est la grand-mère d'Érasme qui élève l'enfant, tandis que son père gagne sa vie comme copiste : l'imprimerie est très peu répandue et il a une belle écriture. Mais les parents finissent par apprendre que leur fils est à Rome. Ils lui écrivent en lui demandant de rentrer, ajoutant que la jeune femme qu'il souhaitait épouser était morte. Gerrit l'aurait cru et, dans son chagrin, aurait décidé de devenir prêtre : il aurait prononcé ses vœux, donc bien après la naissance d'Érasme, et serait rentré aux Pays-Bas. C'est là la version qu'Érasme a propagée, ou à laquelle il a peut-être voulu croire. En tout cas, Gerrit est bien revenu, mais n'a jamais repris la vie commune avec Marguerite, sans que l'on sache très bien pourquoi. L'absence de régularisation par le mariage devait gêner Érasme durant toute sa vie.

LE PRESTIGE DU LATIN

Lorsque le petit Érasme a neuf ans, deux ans après les sept années correspondant à l'« âge de raison », sa mère décide de le mettre à la « petite école » locale, celle de Maître Pieter Winckel, à Gouda. L'abrégé de Paul Merula affirme que le petit Érasme fut envoyé à l'école à quatre ans ; d'autres lettres indiquent neuf ans. Cette école était celle de Ter Gouw.

Là, l'enfant apprend à lire puis écrire la langue que l'on parle sur place, le hollandais, un peu différent du flamand en usage en Flandre et en Brabant. Curieusement, Érasme n'a rien écrit par la suite en cette langue qui est toutefois sa langue maternelle, et il ne semble pas même l'avoir beaucoup parlée. Aurait-il oublié sa langue au profit du latin ? Cela semble difficile à croire, et plus difficile encore d'ajouter foi à la tradition suivant laquelle il n'aurait retrouvé l'usage du hollandais que sur son lit de mort. En fait, Érasme valorise le latin, langue des savants qu'il considère avec raison comme la langue universelle de son époque. Et il dédaigne les langues vernaculaires, ne faisant aucun effort pour

1. Paulus Merula, *Vita D. Erasmi, ex ipsu mani fideliter representata*. Lugdunum, 1607.

les parler. Malgré tout, il s'exprimait en flamand ou en hollandais, en français, en italien.

Il est difficile aujourd'hui d'imaginer un écrivain qui n'ait pas écrit un seul mot dans sa langue maternelle. Cela ne signifie pas qu'Érasme ait voulu rompre les liens avec son pays : d'ailleurs, il se nomme lui-même Erasmus Roterodamus car il est né dans cette petite bourgade sur la rivière Rotte. Il a passé une partie de sa vie dans les trois diocèses qui se partagent l'héritage bourguignon, ceux d'Utrecht, Cambrai et Liège, et reste attaché à l'ambiance des pays du Nord tout en se voulant citoyen du monde. Le courage des paysans, leur lutte permanente contre les eaux, la piété des béguines, la paix du séjour d'Anderlecht près de Bruxelles sont autant de souvenirs émouvants. Attaché au pays de son enfance, Érasme connaissait sa langue maternelle, au point que deux cent cinquante proverbes mentionnés dans les *Adages* en proviennent. Bien évidemment, le néerlandais était la langue parlée à l'école élémentaire où il est allé à l'âge de neuf ans. Mais il a cessé de pratiquer sa langue, au bénéfice du latin, dès qu'il est entré à Deventer où les élèves se trouvaient obligés de parler la langue de Virgile : comment parlaient-ils ? L'« escholier limousin » de Rabelais nous donne une idée de ce que cela pouvait être en France. Érasme, lui, s'est vite habitué à parler correctement. Plus tard, il entend parler français autour de l'évêque de Cambrai, Henri de Bergen, et utilisera cette langue à intervalles réguliers, de même que l'italien. Il aura plus de difficultés avec l'allemand encore qu'il faille faire la part des choses : proche du néerlandais par ses racines, le *hochdeutsch* est parlé à Bâle comme à Fribourg et on a fait remarquer qu'il ne communiquait sans doute pas en latin avec sa servante bâloise. Reste l'anglais, dont il avoue lui-même qu'il ne possédait que quelques rudiments, au point de ne pas pouvoir parler avec les élèves qui comprenaient mal le latin, ce qui semble vrai.

La position d'Érasme a été précisée dans son traité sur la *Prononciation correcte du grec et du latin*. Pour lui, les langues vernaculaires sont corrompues : elles se sont éloignées des langues originelles dont elles descendent, le latin en particulier. Et à ce titre le français serait plus altéré que l'italien, plus proche des sources. Or l'influence du grec et du

latin régularise, c'est du moins ce que pensent les humanistes, grâce à une grammaire stricte ; mais cette influence bienfaisante s'atténue avec le temps, ce qui laisse les langues vernaculaires en perpétuelle anarchie, d'où des effets dommageables sur la pensée. Le rôle de l'humaniste est de rapprocher les langues vernaculaires de leur origine, autant que faire se peut, et de maintenir le latin en état de langue vivante et universelle. Cependant, comme nous le verrons, l'humaniste était conscient du fait que les langues vernaculaires l'emportaient sur le latin : autour du pape même, on parlait toscan pour communiquer sur les questions importantes. Le latin était utilisé pour les cérémonies officielles, les réceptions ; mais on l'abandonnait lors des conversations privées. Toutefois le monde savant continue à utiliser le latin.

À l'époque où Érasme commence à fréquenter l'école, Marguerite n'élève plus seule ses jeunes enfants. Son père Gerrit est de nouveau présent mais il n'a pas repris la vie commune avec elle, ce qui ajoute aux difficultés psychologiques d'Érasme. En fait, cela n'aurait rien eu de très difficile : à la fin du xv^e siècle, de nombreux prêtres vivent avec leur concubine, en Hollande comme dans le reste de l'Europe, tout simplement en versant à l'évêque du lieu une sorte d'amende ou redevance, source de revenu non négligeable pour l'épiscopat. C'est pour d'autres raisons, que nous ignorons, que Marguerite et Gerrit ne vivent pas ensemble. Mais le père d'Érasme s'occupe de l'éducation de son plus jeune fils. Il lui fait voir notamment les manuscrits qu'il a rapportés d'Italie, et dont certains resteront à Érasme après sa mort. Gerrit lisait pour lui le texte latin à haute voix, langue inconnue pour l'enfant qui se pénètre peu à peu de la sonorité de cet idiome mystérieux et un peu magique. Gerrit, voyant l'intérêt manifesté par le jeune garçon, commence à lui apprendre quelques formules latines.

DEVENTER

En 1477, Érasme juste âgé de dix ans part comme choriste à l'école capitulaire d'Utrecht où il devient l'élève d'un musicien renommé, Jacques Obrecht. Le jeune garçon semble avoir des prédispositions pour

la musique. L'année suivante, son père le confie à l'École des Frères de la Vie commune, à Deventer, sur l'Ijssel, à environ 100 km à l'est de Gouda. Cette école jouit d'une réputation flatteuse : elle est considérée comme l'une des meilleures de tous les Pays-Bas, expression qui englobe à cette époque tous les pays issus de l'héritage bourguignon, provinces septentrionales correspondant aux Pays-Bas d'aujourd'hui, provinces méridionales correspondant à la Belgique (moins la principauté de Liège) et à la Flandre française. Les Frères de la Vie commune forment une congrégation issue du mouvement mystique flamand et qui contribue à préparer tant la Réforme que la Réforme catholique, la *Devotio moderna*.

La *Devotio moderna* est née aux Pays-Bas à la fin du XIV^e siècle. Ce mouvement spirituel connaît son plein épanouissement au cours du XV^e siècle avant de décliner durant les premières décennies du XVI^e. Il met l'accent sur la vie intérieure, à l'instar de la mystique rhénane, et débouche sur une forme de spiritualité à la fois pratique et pédagogique. Le but est d'imiter Jésus-Christ dans les gestes les plus humbles de la vie quotidienne et de se dévouer au service du prochain. La notion de service tient une grande place chez les adeptes de la *Devotio moderna*, comme Wesel Gansfort (1419-1469) qui estimait médiocrement les processions, l'étalage d'objets somptueux lors des cérémonies ou des centres de pèlerinage, car il considérait cela comme préjudiciable au recueillement et même au souci du prochain. On retrouvera chez Érasme l'idée que le luxe ostentatoire de certaines églises est indécent alors que les pauvres n'ont pas de quoi manger ni se vêtir. En revanche, les partisans de la *Devotio moderna* étaient hostiles à la mendicité, attitude que nous retrouvons chez Érasme et qui était opposée à la sensibilité des ordres mendiants, franciscains en particulier ; il était plutôt favorable à la mise au travail des vagabonds dans des sortes d'ateliers de charité.

Gerhard Groote (1340-1384) est l'initiateur de ce mouvement. Issu de la bourgeoisie de Deventer, il se « convertit » à partir de 1374 et dénonce les vices du clergé. Il est à l'origine des « Frères de la vie commune », petites équipes de séculiers ou laïcs pieux qui n'ont pas prononcé de vœux monastiques. Groote est finalement interdit de prédication par l'évêque d'Utrecht. Son compagnon Florent Radewijn (1350-1400) propage des livres de piété simples et peu coûteux ; il développe la formation à la fois

intellectuelle et spirituelle des jeunes enfants, en assurant les cours et le logement. La pension était gratuite pour les pauvres qui manifestaient des signes de vocation religieuse. En 1387, il fonde la congrégation des chanoines réguliers de Windesheim, près de Zwolle ; elle devient la maison-mère d'une congrégation active en Allemagne et en France avec Jan Standonck, devenu le régent du célèbre collège de Montaigu à Paris. Œuvre d'un chanoine de Zwolle, Thomas Kempen (Thomas a Kempis, 1380-1471), *l'Imitation de Jésus-Christ* fait partie des ouvrages les plus lus en Europe après la Bible. Il exalte le dépouillement et l'amitié avec Jésus, ainsi que la notion de pauvreté en esprit.

Les Frères de la Vie commune ont profondément marqué l'esprit d'Érasme, peut-être plus qu'il n'en était lui-même conscient. En tout cas, cette congrégation contrôle 45 « petites écoles » en 1430, près de 150 en 1460. Le succès tient à une pédagogie attentive au contenu de l'enseignement, qui inclut le latin.

Érasme a fréquenté l'école capitulaire de Deventer de 1478 à 1483, alors qu'il a entre onze et quinze ans. L'enseignement et la méthode humanistes avaient été développés là par Alexander de Westphalie ou Hegius et Jan Synthen, un frère de la vie commune. Le jeune adolescent a été en contact direct avec cette atmosphère spirituelle. Son œuvre en conserve de nombreuses traces : beaucoup plus tard, en 1524, il dénonce dans son traité sur le *Libre arbitre* (*Diatribè sive Collatio de libero arbitrio*) ce qu'il appelle la « curiosité impie » de Luther et de ses partisans. Ce qu'il entend par là, c'est l'utilisation d'une scolastique trop raisonneuse, qui amène à multiplier les questions plus ou moins irrespectueuses au sujet du mystère divin. Cette forme de sensibilité est celle de *l'Imitation de Jésus-Christ*, que notre auteur ne cite pourtant jamais. Mais il reste toujours méfiant à l'égard de toutes les formes d'intempérance de la raison, préférant l'adoration silencieuse que recommande la « Dévotion moderne ». Toujours très critique par rapport aux formes extérieures et publiques de la religion : reliques, pèlerinages, monastères, l'humaniste est au contraire très respectueux du dogme et de toutes les formes de vie intérieure.

L'enseignement était donné à Deventer en latin, langue universelle de l'Europe savante à la fin du xv^e siècle, mais dont le règne s'arrête